

taire mongol comptât sur lui comme candidat de son choix à la succession impériale. Les chroniques chinoises attribuent à ce prince les principaux succès, la soumission des Kiptchak, des Mokcha, des Bachkir, des Bourtass, des Alains, des Bulgares (la capitale de ces derniers fut prise dès le commencement de 1237), et la capture du chef kiptchak Bachmane, qui tint tête longtemps aux Mongols, faisant la guerre de partisans à outrance; une des colonnes qui le traquaient passa les bas-fonds, à l'embouchure du Volga, soit à un gué, soit à la nage, et finit par le prendre dans un îlot de la Caspienne où il se croyait en sûreté. Les Chinois ont fait une légende à cette cavalerie mongole, qui traversait les mers au galop¹.

En décembre 1237, les lignes de communication étant assurées sur le Volga et au nord du Caucase, les grandes opérations commencèrent. Les Mongols marchent droit sur Moscou. Le 21 décembre, Riazan est enlevé d'assaut, le prince Youri (Georges) est tué; son frère Roman essaie de tenir à Kolomna; il est tué, la place emportée; le grand-duc Youri de Vladimir envoie son fils défendre Moscou; il est battu et pris. Le grand-duc assemble son armée sur la Siti, un petit affluent de la Mologa; il se croit couvert par sa capitale, Vladimir, bien fortifiée; les Mongols y arrivent le 2 février 1238, somment la place; elle se rend le 7; dans l'intervalle, leurs détachements prennent Souzdal; puis, dans le courant de février, Gorodetz, Galitch, Pereslav, Rostof, Yaroslav, etc. Le 4 mars, ils tombent sur l'armée du grand-duc, postée derrière la Siti, et l'anéantissent. Cependant, leurs détachements emportaient Volo-k-Kamsky [Wolo-Kolansk] et Tver; Torjok capitulait le 5 mars. On croyait qu'ils iraient à Novgorod; mais ce n'était pas le plan de Souboutaï; maintenant, il tenait la Russie du Nord; c'était l'affaire de Batou,

1. Vie de Meungke Kaan, dans le *Yuan Shi*, Bretschneider, p. 80. La biographie de Souboutaï attribue la capture de Bachmane au général.

après la campagne, d'y asseoir son autorité. Brusquement, il tourna vers le sud, où la révolte des Kiptchak, l'énergique résistance des Alains et des Circassiens, menaçaient sa ligne de communication. Peut-être y avait-il aussi d'autres raisons, soit la nécessité, après cette rude campagne d'hiver en pays boisé, de refaire les chevaux dans le Decht i Kiptchak, dans les grands pâturages de Russie méridionale, où il avait triomphé, dix-huit ans auparavant; soit des négociations mystérieuses avec les Vénitiens de Crimée, négociations dont nous verrons les effets. Quoi qu'il en soit, après l'anéantissement des forces militaires de la Russie centrale et septentrionale, les Mongols changent leur base d'opération, et la transportent du moyen Volga sur le Don, avec le nord Caucase et le bas Volga pour route d'étapes.

A la fin de 1239, la soumission du Kiptchak et du Caucase était complète. C'est en 1240 que la grande armée mongole, réorganisée, prend son élan vers l'ouest; elle ne rencontre plus de résistance en rase campagne, jusqu'à la frontière de Pologne; c'est une guerre de sièges, assauts pour les grandes villes, échelage pour les petites, blocus pour les châteaux inaccessibles à proximité de la ligne de communication. A Plan Carpin, qui a su obtenir des confidences, les Mongols racontaient, en riant, l'ineptie de leurs adversaires, qui s'enfermaient dans les places fortes: « Ce sont nos petits cochons à l'étable », disaient-ils¹.

Maîtres en rase campagne, ils emportèrent Tchernigov, puis Kiev, la ville sainte; les princes Miecislav Glebovitch et Michel s'enfuirent en Hongrie.

Kiev n'était pas seulement une ville sainte; c'était le grand entrepôt commercial du Sud; les Mongols s'acharnèrent à le

1. « Tartari plus diligent quod homines se in civitibus et castris claudant quam quod pugnent cum eis in campo: dicunt enim illos suos esse porcellos in hara conclusos. » (Plan Carpin, p. 730.)

détruire, à ruiner la route commerciale par terre. Pourquoi? Ils n'avaient point de haine religieuse; d'ailleurs, la consigne était de respecter les lieux saints, de ménager les églises et les clergés. Pourquoi cet acharnement à Kiev? Si l'on veut bien considérer qu'à partir du sac de la route commerciale par terre en 1210, les Vénitiens de Crimée tiennent le monopole du commerce avec l'extrême Orient, et qu'ils le prennent par la route de mer et le Caucase, on soupçonnera, peut-être, quels conseillers ont guidé les Mongols, les bons amis de Venise, dans leur dévastation systématique de la Kiovie. A la même époque commencent les transportations en masse de jeunes gens kiptchak, achetés aux Mongols par des entrepreneurs vénitiens et vendus en Égypte, comme apprentis gens d'armes¹; ce sont les Mamlouks *Baharites*, « d'outre-mer » : double bénéfice; les Mongols se défaisaient des turbulents, ayant assez de recrues à leur choix, moyennant argent comptant, et les Vénitiens gagnaient leur commission. Parmi ces garçons kiptchak que le raccolleur mongol vendait au marchand d'hommes vénitien, il y en avait un qui s'appelait, par son nom des steppes, *Beïbars* « la Panthère »; le capitaine qui l'acheta lui donna pour nom d'armes *Bondokdar*, « l'Arbalétrier ». Dans les prières publiques, au Caire, à Damas, à la Mekke, on devait plus tard proclamer son nom Sultan Beïbars Ahmed *Zahir Ed-Dine*, « Épanouissement de la Foi »; il combattit saint Louis à la Massoure, chassa les croisés de leurs dernières places de Syrie, le Krak et Saint-Jean-d'Acre, et eut l'extraordinaire fortune d'arrêter, pour la première fois, les invincibles Mongols; ce fut lui qui rompit le charme, aux sources de Goliath, où fut battu et tué le général mongol chrétien, le bon vieux Kit Bouka.

1. Les Vénitiens achetaient des esclaves, ou exactement des recrues kiptchak pour le service militaire en Égypte dès la première invasion mongole en 1223, mais à partir de 1238 il y eut redoublement.

Kiev emporté, son défenseur Dimitri prisonnier¹, les princes mongols essayèrent de se dérober; Meungke et Gouyouk étaient dévorés d'anxiété. Le Kaan était malade, on le savait; s'il allait mourir, si le Kouriltai mené par les Chinois, ou par les Transoxianais, par les impératrices, Serkouteni la chrétienne, la populaire, Tourakina, l'énergique, et l'intrigante Ogoul Gaïmich, brusquait l'élection en leur absence? De son côté, Batou en avait assez de faire des conquêtes et de gouverner des peuples plus qu'il ne lui en fallait; il n'était pas comme ses petits-cousins batailleurs, Kaïdou, Baïdar, Buri, des enragés, affolés de guerre qui ne demandaient que plaies et bosses, et ne juraient que par Souboutai. « Le Débonnaire » cherchait sournoisement à s'en aller; il avait épargné Dimitri de Kiev, l'emmenait partout avec lui, lui accordait sa confiance à un tel point que, d'après les chroniques russes, Dimitri réussit à lui persuader d'envahir la Hongrie. En réalité, il songeait si peu à quitter la Russie qu'il retarda Souboutai, pour arrondir son domaine, prendre la Volhynie, Galitch, la Podolie et Kamenetz. Le premier, Meungke réussit à s'échapper; Gouyouk ne déserta qu'après la victoire, s'effaça en attendant, fit le mort. Batou resta sous la main de fer, et dut marcher, bon gré, mal gré, suivre la consigne que lui imposait respectueusement son terrible serviteur, Souboutai le Soldat, « Sibedei senex, qui dicitur inter eos miles »². Ce que « le Soldat » voulait, c'était la soumission absolue du Kiptchak, du Bulgare, du Magyar; les Mongols tenaient la mère patrie sur le Yaïk, sur le Volga, sur le Kouban; c'eût été une honte nationale de ne pas aller jusqu'au bout, de ne pas soumettre les essaims qui avaient

1. Dimitri eut la vie sauve pour son courage. Un connaisseur comme Souboutai ne pouvait pas faire couper la tête à ce brave, armes bas.

2. Plan Carpin, p. 668. Sans doute, *miles*, en langage du XIII^e siècle, signifie « chevalier », mais avec le sens que nous attachons à « soldat ».

émigré de la grande Hongrie, « Magna Hungaria terra Pascatir » — comme disaient les Latins — et de la grande Bulgarie jusqu'aux lointains pays de la Touna.

Plus d'une fois, pendant la campagne, qui fut rude, Batou, fatigué de gloire et de batailles, tenta des remontrances : « Si vous voulez vous en aller, répondait durement Souboutaï, je ne puis pas vous en empêcher; mais moi, je ne m'en irai pas avant d'avoir atteint la Touna, et pris la capitale du Magyar¹. » Le Débonnaire savait bien qu'il ne pouvait pas s'en aller; ses troupes ne l'auraient pas suivi.

L'expédition de Hongrie était préparée, le pays espionné partout, les Kiptchak réfugiés là-bas travaillés par les agents mongols, si bien que la zizanie se mit entre les purs Magyars et ces Turcs qu'on accusait de pactiser avec l'ennemi. Les Hongrois en vinrent presque à se brouiller avec leur roi, Bela, un assez pauvre sire; ils lui reprochaient, entre autres griefs, de favoriser les étrangers *Comans*, « Cumani » — ce sont les Kiptchak, — « au point qu'un Magyar ne pouvait gagner procès contre eux »². Ces Hongrois affolés ne connaissaient plus rien; les Allemands et les mercenaires lombards qu'ils avaient appelés à la rescousse étaient les plus furieux; ils massacrèrent stupidement le grand chef des Kiptchak de Hongrie, Koutan, qui était chrétien, et roulèrent sa tête, avec celles de ses nobles, par les rues de Pest. A Gran, au palais de l'archevêché, les évêques batailleurs, Mathias, archevêque de Gran, Ugolin, évêque de Kalocza, tout le clergé à cheval, les excitaient. Bien qu'une comète annonçât malheur, et que l'éclipse du 3 juin 1239 ne fût guère un bon présage, le clergé racontait au populaire qu'il n'y avait point de Tartares, que les Mongols étaient une invention du roi Bela,

1. *Yuan-Shi*, d'après Bretschneider, p. 94.

2. *Rogerii Carmen Miserabile*; dans la collection Pertz, t. XXIX, à partir de la page 449.

pour faire payer des impôts aux pauvres gens; toutes ces histoires venaient de la faute des païens Kiptchak; il ne fallait pas se gêner pour les assommer. Le pape n'avait qu'à parler, et les Mongols se sauveraient à tous les diables. En 1253, l'innocent Rubruquis écrit encore, dans un livre destiné à saint Louis, et pour faire la cour au roi, cette énormité : « Si Tartari audirent quod magnus sacerdos, hoc est papa, faceret crucesignari contra eos, omnes fugerent¹. » C'est avec de pareilles fariboles qu'on enflammait les Hongrois en 1244; le Pape allait faire croiser; les Tartares s'enfuieraient à cette seule nouvelle. Le parti allemand qui voulait livrer la Hongrie à l'archiduc Frédéric d'Autriche, augmentait encore le désordre. C'est à peine si le conseil du roi Bela daigna lire la lettre que lui adressait Batou Khan, au nom de Kaan d'Ogodaï. La lettre avait été remise à Youri (Georges), duc de Souzdal, vassal mongol, qui la fit porter par un moine, un frère prêcheur nommé Julianus. Mathieu Paris dit que la lettre fut remise par un templier anglais au service tatar²; de pareils aventuriers n'étaient pas rares; les Mongols étaient assaillis de faiseurs de projets, d'intrigants de toute espèce et de toute origine, ecclésiastiques aussi bien que laïques. Le bon Rubruquis, après avoir raconté la très peu édifiante histoire d'un écornifleur de ce genre, un clerc de Saint-Jean-d'Acre nommé Théodule, qui se faisait appeler Raymond, et qui essaya d'exploiter Meungke Kaan, ajoute mélancoliquement que « pareils trufeurs courent le monde »; les Mongols faisaient justice expéditive de

1. Rubruquis, p. 247.

2. Yves de Narbonne a vu, parmi les huit prisonniers faits par les Allemands à un détachement mongol en reconnaissance sur Vienne, les seuls que les Allemands ont pris, un Anglais qui parlait, dit-il, le hongrois, le russe, l'allemand, le coman (turc kiptchak), le sarrasin (arabe, ou plutôt persan) et le mongol. C'est le mot mongol et turc pour interprète, « *Tilmadj* », qui a prévalu en allemand, « Dolmetsch ». Au sud, on a pris le mot arabe *Terdjiman*, « Drogman ».

ces coquins, lorsqu'ils les prenaient la main dans le sac : « Tales trufatores currunt per mundum, quos Moal interficiunt cum possunt eos deprehendere¹. »

La lettre envoyée par Batou, comme toutes les missives mongoles de ce genre, était, en réalité, un manifeste destiné aux populations autant qu'au roi. On avait eu la rouerie de l'écrire « en caractères païens », c'est-à-dire en oïgour, que les Kiptchak comprenaient parfaitement, quand on n'était pas embarrassé de trouver nombre de secrétaires pour l'écrire en latin, en russe ou simplement en magyar; mais il s'agissait de semer la zizanie entre Kiptchak et Hongrois. « Je suis surpris que vous, roi de Hongrie, disait Gouyouk, vous n'ayez tenu aucun compte de trois envoyés que je vous ai adressés, et que je n'aie reçu de vous ni envoyé, ni lettre... Vous avez pris sous votre protection les Kiptchak qui sont nos sujets. Je vous somme de cesser de les héberger, et de ne pas vous brouiller avec moi pour l'amour d'eux. A eux qui n'ont pas de maisons et qui vivent sous des tentes, il sera plus facile de s'échapper qu'à vous autres qui demeurez dans des maisons, et qui êtes établis dans des villes. » Le résultat de cette lettre que personne, d'abord, n'avait pu lire dans l'entourage du roi Bela, et que tout le monde avait lue en Hongrie, fut le massacre de Koutan, qui amena le résultat espéré par les Mongols, un soulèvement général des Kiptchak contre les Magyars et les Allemands : « Tiens, voilà pour Koutan ! » criaient ces Turcs, quand ils sabraient un Allemand². Les Mongols étaient si bien au courant de tout que dans leur invasion, au lieu d'aller d'abord à Gran, la capitale politique et militaire, ils coururent à Pest³, la ville allemande et l'entrepôt commercial, semant ainsi la méfiance entre Alle-

1. Rubruquis, p. 313.

2. « Hunc ictum sufferas pro Kutheno ! » Rogerii *Carmen Miserabile*, p. 557.

3. Il est vrai qu'ils avaient, avant tout, un motif stratégique.

mands et Magyars; au surplus, les Vénitiens n'étaient pas fâchés de voir ruiner, après Kiev et le bas Dniepr, un emporium danubien comme Pest. Ce qui est effrayant, dans cette terrible irruption des Mongols en Europe, c'est l'ignorance des Européens; Polonais, Allemands, Hongrois, s'enquièreient des Tartares, de ce qu'ils sont, d'où ils viennent, avec une niaiserie, une puérilité effarée, quand ils ont, chez eux, par douzaines, des gens qui les espionnent pour le compte des Mongols, et qui connaissent ces mystérieux Tartares aussi bien que n'importe quel adjudant turc ou quel employé chinois. En 1252, le moine Rubruquis a l'air de les découvrir quand, depuis 1245, des supérieurs de son ordre traitaient régulièrement avec eux. Les Mongols, eux, sont informés du moindre détail. Dans cette curieuse invasion de barbares, les vrais barbares ne sont pas les envahisseurs orientaux, mais les occidentaux envahis.

Pourtant, le péril mongol était visible, et les sûres informations ne manquaient pas. Dès 1236, le frère prêcheur Julianus, en mission dans les pays du Volga et de l'Oural, annonçait que les Mongols déclareraient la guerre à l'Allemagne; eux-mêmes le proclamaient bien haut; leurs agents le répétaient à qui voulait l'entendre : « Ledit frère Julianus rencontra les Tartares, et un messenger de leur chef... et disait que leur armée, qui pour lors était proche de cinq journées, contre l'Allemagne voulait aller; mais qu'ils avaient une autre armée, laquelle ils avaient envoyée détruire les Perses, qu'ils attendaient¹. » De retour à la fin de 1236 (en décembre), frère Julianus repartait en mission en 1237, et d'autres encore avec lui. En Hongrie, en Russie, un peu par-

1. « Dictus frater (Julianus) invenit Tartaros et nuncium ducis Tartarorum... et dixit, quod exercitus Tartarorum, qui tunc ibidem ad quinque diebus vicinus, contra Alamanniam vellet ire; sed alium, quem ad destructionem Persarum miserant, expectabant. » — Endlicher, *Rerum Hungaricarum monumenta Arpadiana*, p. 253.

tout, dès cette même année, on arrêtait des espions et des agents mongols, en flagrant délit; jusqu'en France, l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, était tenu au courant des nouvelles¹ qu'on tirait de gré ou de force à ces dangereux voyageurs. De sa seconde mission, Julianus écrivait à l'évêque Salvius de Pérouse, que les Mongols ne menacent pas seulement l'Empire, mais la Papauté, « et qu'ils projettent de conquérir Rome, et de pousser encore plus outre² ».

L'empereur en personne reconnaît très bien qu'il n'y a pas eu surprise; le 20 juin 1244, après la défaite, il écrit : « De ces choses nous étions informés depuis longtemps, et nous ne considérons aucunement ces nouvelles comme indignes de foi... mais nous tenions compte de la distance et de la raide défense que feraient tant de vaillants princes et peuples contre ces Tartares³. »

Le populaire n'y entendit pas malice; quand les Mongols mirent l'Allemagne à leurs pieds, il cria bien haut à la trahison; les Guelfes racontèrent que l'empereur avait fait venir les Tartares, et les Gibelins répondirent que le pape était d'accord avec eux : « En maints lieux d'Allemagne, on assure qu'on a vu dans cette armée des Tartares les envoyés de Frédéric; c'est lui qui les a appelés⁴ », écrit Albertus Bohemus à l'évêque de Ferrare. La même accusation se trouve dans Mathieu Paris, et la chronique rimée de Philippe Mousket dit, tout net :

Et fu par le monde retrait
Que l'empereres par son trait
Flederis (Frédéric) les (les Mongols) ot fait venir
Pour crestienté ahounir⁵.

1. Epistola cujusdam episcopi Ungariensis ad episcopum Parisiensem, dans Mathieu Paris, t. VI, Additamenta, p. 75, pièce 46.

2. Dudik, *Iter Romanum*, t. I, p. 335.

3. Huillard Bréhelles, *Historia diplomatica Friderici II*, t. II, p. 4439.

4. Albertus Bohemus, dans Erben, *Regesta Bohemæ*, t. I, p. 478, n° 4023.

5. Ph. Mousket, dans *Mon. Germ.* t. XXVI, p. 849, vers 30 967.

Après la débâcle des Impériaux, le bon peuple mit l'affaire à dos du pape; c'était au moment où le Kaan Gouyouk et Innocent IV, en coquelterie réglée, s'envoyaient des ambassades; il n'était pas difficile aux antipapistes d'en conclure que Rome avait lancé les Mongols sur le Hohenstaufen récalcitrant¹. Il va sans dire que les Juifs étaient dans l'affaire, avec le pape et l'empereur; on alla jusqu'à raconter que les Juifs se croyaient parents des Tartares, bavardage auquel la tolérance religieuse des Mongols donnait quelque apparence de fond².

Contre ces affolés, le méthodique Souboutaï avait l'avantage de la froide raison et de la haute expérience; son plan était tracé de main de maître; mais avant de raconter sommairement la magistrale exécution militaire que fit ce grand capitaine, il faut que je dise quelques mots de ce qui advint à ces Comans, à ces Kiptchak, les *Szekler* actuels de Hongrie, pris entre l'enclume et le marteau, dans l'année lamentable du *Carmen Miserabile*, l'année d'angoisse 1241. Pendant que leurs parents de Crimée s'en allaient aux fortunes d'Égypte, sur les galères des marchands d'hommes vénitiens, ou suivaient le racoleur mongol, qui les menait recruter les escadrons décimés au fin fond de la Chine, eux, de Hongrie, se vengeaient, reprenaient le vieux métier ture, le métier d'armes, se battant à tort et à travers, cherchant emploi. En un instant, ces bergers d'occasion ressaisirent leurs armes de reîtres. Ils mirent tout à sac en Esclavonie³.

1. *Mon., Ger.*, t. XXVIII, p. 301 et 424.

2. Mathieu Paris, t. IV, p. 431-433 : « Multi Judeorum... credentes quod plebs Tartarorum et Cumanorum essent de genere eorum », etc.

3. Ils détruisirent la « *Villa Senatoria Sancti Martini* », actuellement Steinamanger, puis la *Villa Franca*, dans le pays de *Marchia*, identifié par M. Strakosch-Grassmann avec la basse Esclavonie, etc. Voir Strakosch-Grassmann, p. 74, et Rogerii *Carmen Miserabile*, p. 457. On trouvera une notice relative aux gens tués ou emmenés en captivité par les Kiptchak dans les *Historiæ Hungariæ fontes domestici*, t. III, p. 243.